

Article

« La traduction-appropriation : le cas des traducteurs tolédans des 12^e et 13^e siècles »

Clara Foz

TTR : traduction, terminologie, rédaction, vol. 1, n° 2, 1988, p. 58-64.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/037018ar>

DOI: 10.7202/037018ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

La traduction-appropriation: le cas des traducteurs tolédans des 12^e et 13^e siècles

Clara Foz

Cet essai est consacré aux réalisations de l'École de Tolède, appellation qui désigne l'ensemble des travaux de traduction de l'arabe au latin et au roman castillan réalisés en Espagne, à Tolède ou dans des villes comme Barcelone et Tarazona aux 12^e et 13^e siècles, c'est-à-dire à une époque où les Espagnols avaient reconquis une partie des territoires que les Arabes occupaient depuis plusieurs siècles. Je commencerai par présenter un aperçu général du cadre dans lequel s'inscrit la pratique de la traduction à cette époque et j'analyserai ensuite, à travers certaines réflexions émanant des traducteurs eux-mêmes, la manière dont ces derniers se percevaient et percevaient leur rôle d'intermédiaires entre deux cultures, à savoir la culture source, celle des Arabes et la culture réceptrice, c'est-à-dire la culture latine occidentale.

Les travaux de Tolède commencent durant le deuxième quart du 12^e siècle, soit un siècle environ après que l'Occident eut découvert les premières bribes du savoir scientifique et philosophique hérité du monde arabe: dès la fin du 10^e siècle, en effet, certains lettrés occidentaux commencèrent à s'intéresser à la culture arabe et celle-ci leur parvint par divers contacts; le moine Gerbert d'Aurillac, par exemple, étudia et traduisit en latin des oeuvres mathématiques et astronomiques arabes au cours d'un voyage qu'il effectua dans la péninsule ibérique entre l'année 967 et 970. Plus tard, vers la fin du 11^e siècle, l'École de Chartres envoya quelques étudiants en Espagne, pour les familiariser avec la traduction de l'arabe au latin.

En fait, les traductions tolédanes constituent la deuxième phase d'un vaste mouvement de récupération du savoir grec ancien et l'École de Tolède fait suite à l'École de Bagdad, expression qui désigne l'ensemble des travaux de traduction gréco-arabe réalisés aux 8^e,

9^e, et 10^e siècles dans la capitale de l'empire islamique. Pour Tolède, cependant, la vision globale d'une entreprise de traduction ayant pris naissance entre 1126 et 1130 pour s'achever vers 1287 mérite d'être revue: il importe en effet d'établir une distinction entre les traducteurs du 12^e siècle, dont la production va de 1130 environ à 1187, et ceux du 13^e siècle, dont les réalisations couvrent et dépassent de quelques années le règne d'Alphonse X qui présida aux destinées du royaume d'Espagne de 1252 à 1284. D'un siècle à l'autre, en effet, non seulement le profil du traducteur, la nature des sujets traités et les langues employées varient mais les fondements même de la traduction diffèrent.

Venons-en précisément aux artisans de la traduction à cette époque. Ils se présentent, au 12^e siècle, comme un réseau de lettrés latins, en majorité membres de l'Église catholique: à leur nom est accolé le titre de leur fonction au sein de cette institution (prêtre, chanoine, archidiacre); mais ils appartiennent à des nationalités différentes: aux côtés des Espagnols Jean de Séville, Domingo González, Hughes de Santalla et Marc de Tolède figurent sept étrangers dont trois Anglais, Adélarde de Bath, Robert de Chester et Daniel de Morley, deux Italiens, Gérard de Crémone et Platon de Tivoli, un Dalmate, Hermann le Dalmate et un Flamand, Rodolphe de Bruges. A cette liste viennent s'ajouter les noms de deux traducteurs juifs qui, chacun à leur manière, réalisèrent des traductions. Abraham Bar Hiyya, en collaborant avec Platon de Tivoli, lui servit de traducteur intermédiaire oral d'arabe en roman castillan, l'Italien Platon n'étant pas en mesure de passer directement d'un texte arabe à un texte latin, mais connaissant la langue vernaculaire espagnole. Il est d'ailleurs permis de croire que cette méthode de traduction à deux personnes et à trois langues fut employée par d'autres intervenants, car la présence en Espagne de nombreux savants séfarades connaissant à la fois l'arabe et la langue vernaculaire espagnole a sans doute incité certains lettrés latins, peu qualifiés pour déchiffrer des manuscrits arabes, à faire appel à ces intermédiaires. Il faut, à cet égard, lire les réflexions présentées par Roger Bacon dans son *Opus Tertium*. L'autre traducteur de souche hébraïque, Abraham b' Ezra, travailla, semble-t-il, en marge du réseau et en solitaire puisqu'il connaissait non seulement l'arabe, l'hébreu et le roman castillan mais également le latin, fait plutôt rare chez les savants juifs de cette époque.

Les traducteurs du 13^e siècle se présentent quant à eux comme un groupe de savants placés sous la protection du Roi Alphonse X. On retrouve parmi eux une majorité d'intervenants d'origine espagnole (dix personnes sur quinze au total) parmi lesquels figurent six chrétiens, Alvaro d'Oviedo, Bernard l'Arabe, Fernando de Tolède, Garcí Pérez, Guillem Arremon Daspa et Jean Daspa, et quatre juifs, Judas B. Mosé, Ishaq B. Sid, Samuel Levi et Abraham Alfaquin. Les traducteurs d'origine étrangère (Bonaventure de Sienne, Egidius de Thebaldis de Parma,

Petrus de Regium, Jean de Crémone et Jean de Messine) sont tous italiens et s'ils totalisent un tiers des effectifs leur rôle dans l'entreprise de traduction patronnée par Alphonse X est cependant très limité: comme ils ne connaissaient pas l'arabe, ils travaillèrent en marge des autres traducteurs, retraduisant en français ou en latin certaines versions espagnoles d'ouvrages arabes réalisées par les autres collaborateurs du Roi. Parmi ces derniers, les juifs (et en particulier deux savants polyglottes, Judas B. Mosé et Ishaq B. Sid) jouèrent, le volume des travaux qui leur est attribué en témoigne, un rôle de «traducteurs en chef». Cela me conduit précisément à envisager de plus près la question des langues et des sujets de la traduction aux deux époques: au 12^e siècle, les traducteurs s'alimentèrent à même les diverses réserves de manuscrits arabes dont on disposait en Espagne et c'est bien entendu le latin, langue alors commune à tous les lettrés occidentaux et langue de l'Église et de la communication écrite, qu'ils employèrent pour transmettre le contenu des oeuvres auxquelles ils s'intéressèrent, à savoir principalement les textes ayant fait autorité parmi les Grecs puis les Arabes et touchant à la philosophie et à diverses sciences comme la médecine, les mathématiques, l'astronomie ainsi que l'astrologie, considérée par les Arabes comme une science appliquée. Cette variété est due sans doute aux préférences personnelles et aux intérêts particuliers de chaque intervenant: par exemple, on sait que, si Gérard de Crémone se rendit à Tolède vers le milieu du 12^e siècle, c'est en raison de son intérêt pour l'astronomie, l'*Almageste* de Ptolémée étant introuvable parmi les Latins. Quant à son coreligionnaire Marc de Tolède, c'est après avoir étudié la médecine à Salerne qu'il se mit à la recherche de manuscrits arabes contenant les grands textes de la science médicale grecque afin de pouvoir les mettre en latin. Il faut bien noter cependant qu'à ces intérêts personnels vint s'ajouter, en raison même de l'étendue des connaissances scientifiques et philosophiques soudainement accessibles, la tentation de «récupérer» un maximum de connaissances: ainsi Gérard de Crémone signa-t-il par la suite des traductions latines dans l'ensemble des domaines de la connaissance. La «carrière» de Marc de Tolède est, à cet égard, également significative: si, en sa qualité de médecin, il traduisit d'abord des ouvrages médicaux arabes, il mit ensuite en latin divers textes religieux de l'Islam dont le Coran; et bien qu'il ait écrit dans sa préface que son but était de démontrer l'hérésie et le peu de fondement de la doctrine islamique, il n'en reste pas moins que, pour l'époque, l'opération témoigne d'une certaine ouverture d'esprit.

La question des langues et des sujets de la traduction présente, au 13^e siècle, un certain nombre de différences par rapport au siècle précédent: les traducteurs se fondent toujours sur des ouvrages écrits en arabe, mais le roman castillan passe du statut de langue vulgaire, servant uniquement de langue intermédiaire orale, à celui de langue écrite. En effet, la plupart des travaux de traduction patronnés par

Alphonse X ont pour langue cible la langue du royaume de Castille. Les raisons pour lesquelles le roi demanda à ses traducteurs d'adopter le roman castillan sont sans doute variées, mais la formulation même employée par le souverain pour désigner cette langue (ses mots sont «el nuestro lenguaje de Castilla», c'est-à-dire «notre langue castillane») témoigne d'une volonté de faire de la langue employée dans le Royaume de Castille un facteur d'affirmation nationale. Pour ce qui est des sujets de la traduction au 13^e siècle, il est clair que l'on assiste, par rapport au siècle précédent, à un rétrécissement: la plupart des travaux sont consacrés à l'astronomie et à l'astrologie, domaines de prédilection du Roi, et celui-ci apparaît comme le haut responsable: le choix de textes lui revient, de même que la répartition du travail entre les divers traducteurs, mais surtout, une fois réalisées, les traductions sont revues et modifiées selon ses propres désirs, pour ensuite devenir «les livres du Roi»: comme l'indique en effet une des notes figurant dans la *General Estoria* (il s'agit d'une histoire universelle composée en partie de traductions), «le roi fait un livre, non pas parce qu'il l'écrit de sa propre plume mais parce qu'il en dresse les éléments, les corrige, les ordonne, les égalise, indique la manière de procéder et ensuite les fait écrire par quelqu'un; voilà pourquoi nous disons que le roi fait un livre».¹

Il n'est malheureusement pas possible, pour avancer dans l'analyse, d'ajouter à ces quelques points de repère des réflexions théoriques émanant de traducteurs ni aucun écrit qui érige en méthode les procédés auxquels les artisans de la traduction eurent recours à cette époque. Les réflexions des traducteurs du 12^e siècle, par exemple, ne vont guère au-delà de ce qui sous leur plume est désigné comme l'*inopia latinitatis*, expression par laquelle ils font référence aux carences du lexique latin et à la difficulté d'exprimer par écrit dans cette langue les diverses notions philosophiques et scientifiques contenues dans les oeuvres arabes. Si, au siècle suivant, la question lexicographique se pose avec d'autant plus d'acuité que l'entreprise de traduction patronnée par Alphonse X est animée par une volonté de faire de la langue castillane une langue écrite, aucun traité consacré aux langues ou à la traduction ne vit cependant le jour. En l'absence de textes présentant des principes généraux, on peut se tourner vers deux catégories d'écrits dans lesquels les artisans de la traduction s'expliquèrent sur leurs motivations et les moyens qu'ils mirent en oeuvre pour parvenir à leur fin: je veux, bien entendu, parler des préfaces ou textes de présentation des oeuvres ainsi que de certaines lettres dans lesquelles les traducteurs révélèrent quelquefois leur stratégie.

La mise en latin ou en roman castillan y apparaît avant tout comme une opération de récupération d'un savoir, opération indissociable au 12^e siècle de l'obligation de servir le pouvoir religieux de l'époque et au siècle suivant de celle de satisfaire à la volonté d'un mécène

tout puissant. De ce fait, le rôle du traducteur ne se limite pas à celui d'un intermédiaire: médiateur entre un ouvrage ancien et un lecteur ou des lecteurs modernes, sa tâche consiste autant à accéder aux grands textes scientifiques et philosophiques hérités de la culture arabe qu'à opérer sur ces derniers des transformations visant à les faire accepter par l'autorité à laquelle les traducteurs étaient soumis, à savoir celle de l'Église catholique au 12^e siècle et celle d'un roi mécène au siècle suivant. Par exemple au 12^e siècle, dans une lettre destinée à l'évêque de Norwich, l'Anglais Daniel de Morley justifie l'intérêt qu'il porte à la culture arabe et donc à la traduction latine d'oeuvres héritées des Arabes de la façon suivante. Après s'être montré particulièrement critique à l'égard des représentants du savoir occidental, il écrit:

Dépouillons donc conformément au commandement du Seigneur et avec son aide les philosophes païens de leur sagesse et de leur éloquence, dépouillons ces infidèles de façon à nous enrichir de leurs dépouilles dans la fidélité.²

Ce faisant, il établit clairement les règles du jeu: l'entreprise de traduction apparaît sous sa plume comme une vaste opération d'appropriation systématique devant profiter aux Chrétiens et contribuer à l'affaiblissement des peuples de l'Islam. Que ces lignes soient la marque d'une habile stratégie visant à faire accepter aux responsables de l'Église l'intérêt porté par certains lettrés à un savoir extérieur à celle-ci (donc *a priori* condamnable) ou qu'elles soient empreintes de sincérité, elles témoignent des contraintes auxquelles la mise en latin d'écrits arabes était soumise au 12^e siècle. On ne s'étonnera plus dès lors de ce que les traducteurs de cette époque, les quelques études consacrées à leurs réalisations le montrent, aient pris, par rapport aux textes à partir desquels ils travaillaient, un certain nombre de «libertés» visant à gommer dans la mesure du possible le caractère «étranger» des oeuvres. Juan Vernet³ a ainsi relevé, chez Jean de Séville, un certain nombre d'omissions concernant des passages consacrés à la géographie, à l'histoire arabe ou jugés choquants aux yeux des Chrétiens. Hughes de Santalla, comme l'a récemment fait remarquer Marie-Thérèse d'Alverny,⁴ signale quant à lui les modifications qu'il apporte à ses textes: ainsi, dans la préface à sa traduction latine d'un commentaire arabe à une oeuvre d'al-Khwârizmî, il mentionne qu'il a éliminé certaines phrases ainsi qu'une digression inutile portant sur les anges. Hermann le Dalmate, enfin, comme l'a relevé Richard Lemay,⁵ transforme l'introduction de l'*Introductorium Majus* d'Albumaras, et ramène les sept points évoqués par l'auteur arabe aux cinq points en usage dans le monde latin.

Au siècle suivant, les travaux de traduction patronnés par Alphonse X apparaissent, en raison même de l'adoption du roman castillan, comme le lieu d'émergence d'une langue nationale, en même temps

que l'affirmation d'une certaine «identité espagnole» pressentie par le souverain comme le moyen d'unifier un royaume encore en proie aux aléas d'une Reconquête qui allait se poursuivre jusqu'à la fin du 15^e siècle. La mise en roman castillan de textes arabes se présente donc comme le résultat d'une politique culturelle dictée par un souverain très influencé par la culture arabe. Ces facteurs devaient conditionner le travail de traduction: les traducteurs firent oeuvre de lexicographes pour forger les termes devant leur permettre d'exprimer des notions inexistantes en langue vernaculaire, termes qui une fois créés devaient, pour des raisons didactiques évidentes, être définis; on retrouve en effet à maintes reprises, sous la plume d'Alphonse X, l'idée selon laquelle les textes produits par ses collaborateurs doivent être «bien llanos de entender» c'est-à-dire «faciles à comprendre». En fait, les traductions de cette époque sont émaillées de définitions et, selon Herbert Van Scoy,⁶ qui en a établi la typologie, regroupées, elles formeraient le premier dictionnaire du roman castillan. Au 13^e siècle, le travail de traduction est entièrement conditionné par le rapport traducteur-mécène: ce dernier, qualifié dans les préfaces d'homme le plus savant du monde ou d'être le plus intelligent que la terre ait jamais compté exigeait de ses traducteurs des versions suffisamment éclairantes pour lui permettre de s'instruire, versions à partir desquelles le souverain créait ou faisait créer son propre livre.

Il faut bien noter, cependant, que ces interventions diffèrent des opérations auxquelles les traducteurs du 12^e siècle se livrèrent: en effet, alors que ces derniers s'efforcèrent par tous les moyens possibles de «latiniser» leur produit, on sent au contraire au 13^e siècle une volonté de se laisser influencer dans la traduction par l'original, les travaux de Millás Vallicrosa⁷ consacrés à la littéralité des travaux de cette époque l'ont clairement montré.

L'ensemble de ces données et de ces réflexions permet d'affirmer qu'au 12^e comme au 13^e siècles, la pratique de la traduction à Tolède s'inscrit dans le contexte d'un rattrapage culturel et scientifique et est conditionnée par le rapport du traducteur à la culture étrangère, objet de la traduction, et par la position de ce dernier vis-à-vis d'un destinataire déclaré ou de destinataires éventuels. Les traducteurs du 12^e siècle, investis, en leur qualité de lettrés et d'hommes d'Église, de la responsabilité de transmettre au monde latin un savoir scientifique et philosophique dont ils mesuraient l'importance, se présentent comme des intermédiaires qui découvrent en même temps qu'ils font découvrir. Les enjeux entourant la pratique de la traduction, à savoir l'acquisition de connaissances, la diffusion du savoir, mais aussi la lutte contre l'infidèle, expliquent que la mise en latin d'ouvrages arabes ait pris la forme d'une appropriation menée au nom de l'Église catholique, d'une sorte de reconquête culturelle dont les traducteurs latins sont les artisans. Au siècle suivant, l'entreprise est plutôt marquée par

la volonté d'un mécène de fonder, par la traduction, une «culture espagnole».

C'est dans cette optique qu'il convient de penser la notion de traduction dans le cadre des travaux tolédans dont l'impact, faut-il le rappeler, fut capital pour la civilisation occidentale dans son ensemble. Ainsi, sur le plan de la pensée la redécouverte d'Aristote par le biais de commentateurs arabes comme Averroès ou Avicenne alimenta la réflexion philosophique menée en Europe dans le cadre de la scolastique et des universités naissantes. Dans le domaine scientifique enfin, les Occidentaux s'initièrent à la numération arabe ainsi qu'à l'algèbre, ils découvrirent le système du monde de Ptolémée et purent entrer en contact avec le corpus hippocratique et galénique de la pensée médicale gréco-arabe qui marqua l'étude de la médecine en Occident pendant plusieurs siècles. Les traducteurs d'aujourd'hui apprécieront l'ampleur de la tâche des Tolédans et mesureront sans doute l'effort gigantesque qui se cache derrière les activités de ce qu'il est convenu d'appeler l'École de Tolède.

Université d'Ottawa

Notes

1. Antonio Solalinde, «Intervención de Alfonso X en la redacción de sus obras», *Revista de filología española*, (2, 1915), p. 286.
2. Jacques Le Goff, *les Intellectuels au Moyen Age*, (Paris, Seuil, 1985), p. 24.
3. *Ce que la culture doit aux Arabes d'Espagne*, (Paris, Sindbad, 1985), p. 115.
4. «Translations and Translators», *Renaissance and Renewal in the Twelfth Century*, (Oxford, Clarendon Press, 1982), p. 448.
5. *Abu Ma'shar and Latin Aristotelianism in the Twelfth Century; The Recovery of Aristotle's Natural Philosophy through Arabic Astrology*, (Beirut, American University, 1962), pp. 23-24.
6. «Alfonso X as a lexicographer», *Hispanic Review*, (Vol. VIII, no. 4, 1940), p. 284.
7. Voir surtout «El literalismo de los traductores de la corte de Alfonso el Sabio», *Al-Andalus*, (Vol. I, 1933), pp. 155-187.